

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières

*Les « bastides » d’Ethiopie
Les villes fortes de Menilek dans le sud de l’Ethiopie
et l’urbanisation contemporaine*

Alain GASCON

Une fleur dans un bouquet d’eucalyptus

L’arrivée par avion à Addis-Abäba (la Nouvelle Fleur) produit un choc : adossée à un piémont, encadrée par des cônes volcaniques chauves, la capitale de l’Ethiopie abrite un million et demi d’habitants sous une vaste forêt d’eucalyptus. Les touristes n’y font qu’une brève escale, le temps de prendre un DC3 de la « Route historique » qui, plein nord, rejoint Gondär, Lalibéla, Aksum, villes monumentales et témoignages de la grandeur et de l’antiquité de la civilisation éthiopienne.

Addis-Abäba, fondée il y a un siècle à peine sur ordre de Menilek II, comme beaucoup de villes de l’Ethiopie au sud du Nil Bleu, ne peut s’enorgueillir d’un passé aussi prestigieux. Des édifices verticaux ultra-modernes, des exemples du style « impérial » italien et de curieuses habitations « indiennes » aux bois ouvragés émergent d’un fouillis de maisons hétéroclites faites de torchis et couvertes de tôle. Dans les enclos, brûlent les foyers dont l’odeur âcre d’eucalyptus stagne pendant les matins « bleus » d’Addis-Abäba quand la brume s’accroche à la forêt urbaine. Des volailles, des vaches et des moutons errent dans les venelles parmi les immondices jusqu’au voisinage des artères et des bâtiments prestigieux.

Des villes qui ont fait un empire

A part Harär, cité sacrée et sainte de l’Islam, les villes de l’Ethiopie au sud du Nil Bleu sont des répliques d’Addis-Abäba : un semis de huttes et de maisons de boue, quelques vestiges italiens et menilikiens disparaissent sous les frondaisons d’eucalyptus. En effet, Menilek ordonna à ses lieutenants de construire, à son exemple, des villes-fortes, pour établir fermement le pouvoir choan dans ses nouvelles possessions.

Postes militaires, ces *kätäma* assurèrent le drainage des ressources des territoires annexés au profit du pouvoir royal et favorisèrent ainsi de nouvelles conquêtes. Ces villes ont un air de famille : elles remontent toutes à la période 1880-1910. La médiocrité de leur paysage urbain est rachetée par la grandeur du site qu’elles occu-

pent. L'une des plus étonnantes est sans conteste Goré dans l'Illubabor. En venant par avion de Gïmma, on aperçoit de très loin à l'horizon d'un plateau ondulé et boisé, une table étroite. L'appareil s'en rapproche, puis prend de l'altitude et s'y pose parmi les habitations serrées les unes contre les autres. J'ai souvent fait étape dans ces villes dédaignées par les guides touristiques, car un malheureux siècle d'histoire est bien dérisoire pour un Etat qui se targue de « 3 000 ans d'indépendance » (*sic*).

Pour les besoins de mes recherches, j'ai compulsé de nombreux récits de voyages, surtout du siècle dernier, et invariablement, leurs auteurs mentionnent les villes-fortes, les *kätäma*, comme l'œuvre maîtresse de Menilek. Pour les auteurs éthiopiens, elles marquent un tournant décisif dans l'histoire de l'Ethiopie : avec la « re »-conquête du Sud commence vraiment l'histoire moderne du pays. Elles ont aussi imposé la *pax amharica* et favorisé l'exploration des provinces nouvelles.

Je suis, d'autre part, persuadé que l'urbanisation autoritaire et militaire du siècle dernier a profondément marqué l'Ethiopie méridionale. Elle a freiné l'exode rural vers des villes qui demeurent des enclaves sémitiques et chrétiennes où les indigènes se sentent étrangers.

Les *kätäma* évoquent des épisodes de l'histoire européenne. Comme les Espagnols refoulèrent peu à peu les Maures, comme les Autrichiens repoussèrent les Turcs ou les Allemands les Slaves, les Ethiopiens repliés sur le bastion chrétien et sémitique reprirent possession des territoires arrachés depuis le XVII^e siècle par les envahisseurs musulmans et oromo.

Les *kätäma* me paraissent plus proches des bastides du sud-ouest de la France que de la Militärgrenze du Danube et de la Saxe, car elles ont marqué la fin d'une longue période de luttes pour le pouvoir central et l'accession à l'empire de Menilek II.

Je puis suivre les villes-fortes depuis leur fondation jusqu'à la période actuelle. Les documents italiens en dressent la liste au moment de l'établissement des routes. Les recensements et les études urbaines de l'après-guerre permettent de faire un bilan : des villes-fortes ont réussi, d'autres stagnent et certaines sont retournées à la forêt.

Une tradition transformée : Menilek bâtit des villes

Les *kätäma* n'étaient le plus souvent qu'une réunion de huttes édifiées à la hâte autour du campement du chef de la troupe. Ces garnisons ne demeuraient en place que le temps d'une ou deux campagnes militaires (*zämäca*) et répondaient à la définition traditionnelle du terme *kätäma* : camp militaire. Comment d'ailleurs leurs fondateurs auraient-ils pu penser que leurs bivouacs engendreraient des villes ? Pour ces hommes venus du Nord, la référence est la cité chargée de monuments et d'histoire : Aksum, Gondär, Lalibéla... Pourtant, en amharique moderne, *kätäma* signifie ville et ces camps militaires ont greffé avec succès l'urbanisation dans des territoires sans villes.

Le roi traditionnel : un roi errant

Les souverains éthiopiens ont mené une vie de nomade : pour défendre la forteresse naturelle chrétienne et sémitique mais aussi pour mater les rébellions des dynasties locales. Le Roi des rois était un *primus inter pares* qui résidait pendant les pluies dans le *gebbi* (palais) de sa capitale, Gondär, entouré de sa famille, de ses chefs militaires et chef de l'église. La ville traditionnelle comportait sur chaque colline un enclos, *gebbi* du roi, *gebbi* des dignitaires, ou enclos des églises et des couvents. Dans les parties basses s'étendaient les quartiers commerçants peuplés d'étrangers, surtout musulmans, comme Islam-bét à Gondär.

*Menilek, chef local rebelle et loyal :
les débuts obscurs d'un grand règne*

Le Choa (Šäwa), comme bien des provinces éthiopiennes était gouverné par une famille princière de lignée « salomonienne », donc pouvait prétendre au trône impérial. Jouant sur son isolement du reste de l'Éthiopie, la dynastie locale avait accédé à la royauté. Les souverains, toujours turbulents, avaient fondé deux capitales fortifiées Däbrä-Berhan et Ankobär, sur le rebord du plateau, afin de se garder des Oromo et aussi des armées des rois de Gondär.

L'histoire du règne de Menilek et la localisation des *kätäma* coïncident. Jusqu'en 1882, l'héritier du trône du Šäwa a combattu sur deux fronts pour exister face aux Oromo et face au pouvoir impérial. Réconcilié avec Yohannes IV, son rival heureux, il porta ses efforts au sud, dont il assura la possession avec la fondation d'Addis-Abäba en 1887 ; empereur en 1889, Menilek acheva son grand dessein de restauration de la puissance éthiopienne.

Avant l'accord de 1882, par lequel il reconnut la souveraineté de Yohannes IV, Menilek mena une vie de quasi-rebelle. Il changea six fois au moins de résidence depuis la mort de Téwodros II en 1868. Il multiplia les forteresses autour des deux capitales historiques. Elles furent assaillies par les Oromo ou, comme Léččé, furent prises et démantelées par les troupes impériales. Pour la plupart, elles disparurent quand Menilek transporta sa capitale plus au sud. De nos jours, le *gebbi* d'Ankobär n'est qu'une ruine à laquelle on accède par de grands escaliers. Le roi maintint deux *kätäma* en sentinelle : contre les Wällo, très au nord, Wära-Yellu, donnée à sa fille Zäwditu et, plus proche d'Addis-Abäba, Fiččé confiée à Ras Dargé, son oncle.

L'auteur du Zekrä-Neger (Mémorial), nomme ces *kätäma* de première génération, « *kätäma* des millerions » (des colonels) et insiste sur la finalité exclusivement militaire de ces forteresses. Elles étaient perchées sur des sites escarpés, entre 2 700 et 3 000 m, dans les *däga*¹ froides et brumeuses ; toute vie paysanne en était exclue.

*La fondation d'Addis-Abäba :
un tournant dans la conception des kätäma*

Avant de choisir le site de la Nouvelle Fleur (Addis-Abäba), Menilek séjourna sur les montagnes qui marquent le rebord méridional du plateau choan. Il résida à Wačäča et à Entoto, où il fit bâtir des églises. Ce n'est qu'en 1887 qu'il abandonna le nord du Šäwa et l'étage écologique de la *däga*, en altitude, pour les eaux thermales de Felwuha, sur le piémont de Finfini, sous l'influence de l'impératrice Taytu qui est l'origine de l'appellation Addis-Abäba.

Au début du XX^e siècle, il transféra sa capitale à 60 km à l'ouest, à l'orée du Mécčä, à Addis-Aläm. On voit encore de belles fresques dans l'église et un palais toujours debout. Il renonça à ce projet devant les réticences des étrangers, de la cour et des promoteurs du chemin de fer. L'eucalyptus, introduit à Addis-Abäba, apporta des ressources régulières en bois de chauffage et contribua, semble-t-il à la fixation de la capitale.

La migration du centre politique du Šäwa vers le sud s'affirma après la victoire de 1882 sur les Goğgamé du sud-ouest du Nil Bleu. En échange de sa soumission à Yohannes IV, Menilek put s'accrocher aux territoires entre Awaš et Gibé et fonder les *kätäma* du Mécčä.

En même temps qu'il s'installait à Addis-Abäba, ses troupes prenaient le Harär et établissaient le contact directement avec les puissances coloniales dans les territoires éloignés du Choa. Il fallait marquer par des places-fortes la prise de possession permanente parmi les populations où les Choans étaient minoritaires. Dans son « Mémorial », Mahatämä-Sellasé Wäldä-Mäsqäl distingue ces *kätäma* du Sud des

1. Etage bio-climatique supérieur, au-dessus de 2400 m.

premiers postes militaires et les appelle « *kätäma* des frontières ». Dans le choix du site du *gebbi* (palais), notamment à Addis-Abäba et à Addis-Aläm. Menilek conserva des préoccupations stratégiques : il s'installa sur une éminence. Tous les documents anciens, comme mes observations personnelles dans le sud de l'Éthiopie, montrent que les soucis de sécurité n'étaient jamais absents de l'esprit des fondateurs.

Les kätäma de frontière et la ruée vers la terre

Le Roi des rois, fixé à Addis-Abäba, à l'orée des régions conquises, n'eut plus besoin de se déplacer pour écraser ses rivaux et recevoir le tribut. Le réseau de villes fortes regroupait le produit de l'exploitation des nouvelles provinces et le faisait remonter jusqu'au grand *gebbi*. Le réseau gardait les routes d'accès à la nouvelle capitale. Les *kätäma* de « frontière » la protégeaient des invasions des Wällo et des Goğgamé. Elles étaient très nombreuses à l'ouest du Rift sur la route du Wälläga et du Soudan et surveillaient les royaumes musulmans du Käfa et de Ğimma. À l'est, elles tenaient la route du Harär par l'Arsi et le Ĉér-Ĉér et aussi le chemin de la possession britannique du Kenya.

Les places fortes (environ 40), abritaient parfois des milliers de guerriers. Chaque soldat recevait pour son entretien des terres *gašša* (bouclier) qu'exploitaient des paysans (*gäbbar*) devenus ses tenanciers précaires à part de fruit. Les droits sur les terres conquises revenaient au souverain qui les aliénait au profit de ses serviteurs, de ses soldats, des chefs indigènes, de l'église et même d'étrangers (Lagarde, ministre de France). Il accordait aussi des exemptions fiscales comme celle qu'il octroya à Zäwditu pour sa concession de Wära-Yellu.

Le Roi des rois acquit les subsides nécessaires à l'équipement de 300 000 soldats armés à l'euro péenne. Il établit un appareil d'Etat et finança les débuts d'un réseau moderne de communications : chemin de fer, routes et même télégraphe et téléphone. Dès la fin du siècle, le télégraphe joignait les *kätäma* à Addis-Abäba. À mesure que la *pax amharica* s'imposa aux peuples indigènes par le biais du régime foncier, des *kätäma* connurent un essor remarquable. Goré comptait au début du siècle cinq maisons de commerce européennes. Lâqämte, Gobba et Fiççé devinrent des centres régionaux importants. Les sites les plus escarpés et les plus élevés furent peu à peu abandonnés pour des localisations plus basses en *wäynä-däga*², plus tempérées et surtout compatibles avec les exigences de l'activité commerciale. Ainsi la descente d'Entoto à Felwaha préfigurait-elle un mouvement vers le bas qui se poursuit jusqu'à la période récente.

Les kätäma et la prépondérance de la minorité amhara

Les voyageurs décrivent les *kätäma* où ils ont fait étape et insistent sur la coupure complète d'avec les campagnes indigènes. Les villes fortes formaient un semis d'enclaves linguistiques, religieuses et professionnelles. Les soldats et les prêtres venus du nord considéraient avec mépris les idiomes et les croyances des autochtones. Ils étaient les maîtres de la terre et le montraient en exigeant sans vergogne un service de tout instant de la part de « leurs » *gäbbar*. Le plus connu était le « *därgo* » où des dizaines, parfois même des centaines de paysans puisaient dans leurs maigres réserves pour ravitailler l'hôte des autorités ; ainsi, les étrangers s'extasiaient-ils sur l'hospitalité du Ras ou du Roi !

Les conquérants étant minoritaires, n'y eut guère de peuplement au sud mais plutôt des inclusions de vétérans amhara et d'indigènes amharisés, formant la population des *kätäma*. Cette volonté de maintenir le clivage entre citoyens vainqueurs,

2. Däga à vigne, littéralement, en amharique.

maîtres de la terre et ruraux indigènes vaincus devenus tenanciers, s'expliquait par le caractère minoritaire des Amhara-Tigréens.

Les *kätäma* de frontière n'étaient pas non plus fondées au hasard de la fortune des armes. Menilek prit toujours soin de consulter ses lettrés avant de fixer son choix. Entoto et Addis-Abäba sont proches des ruines d'Eqa-Mikael, une église hypogée, vestige d'une capitale médiévale de l'Éthiopie. Dans tout le sud de l'Éthiopie, on garde toujours le souvenir de sanctuaires chrétiens, souterrains le plus souvent, ou de palais qui rappellent les royaumes éthiopiens d'avant les invasions des XVI^e et XVII^e siècles. Fonder une *kätäma*, pour Menilek et ses généraux, c'était plus témoigner d'une *Reconquista*, d'une restauration que d'une conquête, un acte de foi.

Les Italiens sur les traces de Menilek : les *kätäma* de l'Impero

Les fortifications des *kätäma* furent écrasées par les chars et les avions des armées de Mussolini.

Quoi qu'il ait été dit et écrit, les occupants ne taillèrent pas dans le neuf, même s'ils donnèrent aux villes éthiopiennes un paysage urbain européen. Pourtant, en investissant 85 % du budget de l'Afrique-Orientale italienne dans la construction d'un réseau routier en étoile, centré sur Addis-Abäba, les conquérants avaient la volonté de changer à tout jamais le visage de l'Éthiopie. Les routes suivirent les pistes caravanières qui convergeaient sur la capitale et passèrent donc par les principales *kätäma*. Les résidents, les commissaires et les soldats s'établirent dans le *gebbi* des chefs amhara surtout si ceux-ci avaient rejoint la Résistance. Les *kätäma* par lesquelles passent les routes bénéficient d'un avantage, tel Ğimma qui supprime les autres *kätäma* du sud-ouest.

Avec la « Guida de l'A-OI », on suit le destin des villes fortes de la période menilekienne ; la moitié a disparu, surtout, au nord d'Addis-Abäba, les plus anciennes, ou, au sud, les plus inaccessibles. L'arrivée des Italiens fut l'occasion pour les indigènes de prendre leur revanche sur les Amhara qui durent s'enfuir. Les occupants européens prirent donc la place des anciens maîtres et projetèrent de vastes expropriations pour les besoins de la colonisation « démographique ». Une certaine hésitation sur la politique vis-à-vis des colonisés, continuité impériale ou réhabilitation des populations conquises, se lit dans le choix de la capitale. Les urbanistes italiens choisirent deux villes musulmanes, Ğimma et Harär, pour faire pièce à Addis-Abäba. On les doubla d'une ville européenne aux plans grandioses. Après l'échec de la politique anti-choane et anti-amhara du maréchal Graziani, le vice-roi Amédée d'Aoste remis à l'honneur Addis-Abäba et le Choa et s'installa dans le *gebbi* tout neuf de Haylä-Sellasé. Dans les provinces, les colonisateurs avalisèrent les choix de Menilek : Gobba, Ginir, Gälämsö. Bonga. Läqämṭé, prirent un nouvel essor.

Haylä-Sellasé sur les traces des italiens : des villes pour spolier les autochtones

Le négus retrouva son empire transformé par l'interrègne italien de telle façon qu'il accrut encore son pouvoir. Le réseau de communications contraria toute velléité d'indépendance dans les provinces.

L'urbanisation spontanée de l'après-guerre

Alors que la population des *kätäma* du siècle dernier a tendance à se stabiliser, de véritables villes-champignons ont poussé le long du chemin de fer et aux carrefours des routes du Rift qui mènent à Addis-Abäba.

La population de la capitale est passée de 90 000 hab. en 1938 à plus de 700 000 hab. en 1970. Elle satellise les agglomérations du chemin de fer jusqu'à Nazrét. Sur les routes qui rayonnent autour d'Addis-Abäba, à 100 km environ, une couronne de villes est un relais de son influence sur les Hautes-Terres.

Le mouvement vers le bas continua : Arba-Menç (les 40 sources) remplaça Čenča comme capitale du Gamo-Goffa et Awasa se substitua à Yergalem, comme chef-lieu du Sidamo. Elles sont riveraines d'un lac, proches des plantations et pourvues d'hôtels et de villas confortables. Dans le sud-ouest, la réorientation de l'exportation du café vers Addis-Abäba au détriment du Soudan provoqua le déclin de Goré et de Bonga et l'essor de Gimma où arrive la route de la capitale.

Le pouvoir impérial tenta de promouvoir la « sémitisation » des noms des villes, *kétéma* ou villes-champignons, en recourant à la Bible et à la langue geez (Adama devint Nazrét ; Bišoŋtu, Däbrä-Zäyt ; Aramaya, Alāmaya ; Ambo Hagärä-Heywät ; etc.). Comme l'usage en amharique moderne du mot *kätäma* pour désigner la ville, ces changements de noms révèlent qu'urbaniser est toujours compris dans le sens d'amhariser.

*Toutes les villes deviennent kätäma :
la guerre continue*

En se fondant sur les résultats des études publiées en 1970, Mäsfen Wäldä-Maryam établit que toutes les villes de l'Éthiopie du sud s'individualisent par l'usage majoritaire de l'amharique et par la pratique du christianisme. Même si l'on tient compte de nombreux cas de diglossie, c'est en amharique, même au sud, qu'il faut commander l'*enğära-wäŋŋ*³, nourriture typiquement amhara, et c'est toujours dans cette langue que l'on doit s'adresser aux policiers, aux fonctionnaires, aux élèves, aux professeurs... Les villes, dans l'Éthiopie du sud, mêmes les plus récentes, deviennent des *kätäma* linguistiques et religieuses, alors qu'au nord, on y parle amharique chez les Amhara mais tigrinña chez les Tigréens. Les soldats ont quitté les *kätäma*, remplacés par les fonctionnaires salariés sans que la mission ait changé. Les fonctionnaires de Haylä-Selläsé demandaient leurs gašša avec autant d'avidité que les soldats de Menilek.

Toutes les observations faites à la fin de l'Ancien Régime dépeignent la crainte des paysans qui pénètrent en ville. Rien de bon ne pouvait les attendre : paiement des impôts, taxes et loyers, convocations et démarches auprès de fonctionnaires qui affectent de ne pas les comprendre. J'en ai vu attendre des heures le bon vouloir d'un officier de police ou d'un gouverneur. Ce sentiment d'avoir affaire à un milieu urbain hostile freine, semble-t-il, l'exode rural. Cette hypothèse, est aussi formulée par des sociologues suédois enquêtant au sud du Šäwa sur les migrants en ville⁴.

Les familles paysannes envoient d'abord les garçons à l'école. Les écoles sont situées dans les villes et l'enseignement y est donné en amharique. Scolarisation signifie donc amharisation et par conséquent la possibilité de franchir la frontière culturelle invisible qui sépare la *kätäma* des campagnes indigènes.

Les veuves et les divorcées ne peuvent reprendre une exploitation agricole et doivent se résigner à venir en ville tenir un commerce, devenir domestique, vivre de la mendicité et de la prostitution. (La sex-ratio à l'âge adulte des villes éthiopiennes est donc très déséquilibrée). Ne peut-on parler plutôt d'expulsion de « marginaux » que d'exode rural ?

Les villes du sud, comme les *kätäma* du siècle dernier, ponctionnaient les ressources des campagnes. Elles étaient les points d'appui d'une guerre civile foncière

3. Crêpe de céréale plongée dans une sauce mijotée.

4. Communication verbale au 8^e Congrès d'Études Éthiopiennes (Addis-Abäba) 1984.

qui voulait achever la conquête du siècle dernier en évinçant les indigènes parce que les grands-parents avaient perdu leurs droits sur les terres ancestrales où ils étaient, paradoxalement, des intrus. Les paysans payaient l'impôt de santé et d'éducation mais étaient écartés des écoles et des hôpitaux par l'obstacle de la langue et par le paiement d'un droit d'entrée.

Les rapports entre les villes et les campagnes étaient donc des rapports entre occupants et occupés et il n'est pas étonnant que la Révolution de 1974 ait été vécue dans la crainte d'une revanche des campagnes.

La Révolution construit à son tour des *kātāma*

Les citoyens furent atteints par les deux réformes foncières de la première année de la Révolution : réforme agraire de mars 1975 et réforme du régime des terrains urbains en juillet 1975. Jusqu'à la fin des troubles (1979), les associations locales de quartier (*qābālē*) prirent en charge l'administration, la distribution, la justice, la santé et l'éducation. Le pouvoir militaire central a ensuite repris en mains les cadres locaux par une épuration sévère et l'envoi des fonctionnaires pour appliquer les directives de la « Révolution verte ».

Pour hâter la collectivisation de l'agriculture traditionnelle et pour apporter aux paysans les services de santé et d'éducation et les « bienfaits » de l'administration on a imposé la villagisation. Les nouveaux villages, aux rues rectilignes, et aux maisons toutes semblables, sont tous construits selon les directives des cadres du parti autour des bâtiments officiels : magasin « coopératif », siège du parti, dispensaire, grenier collectif. Parfois, les paysans ont dû édifier ces bâtiments au moment des travaux agricoles, au risque de compromettre leurs récoltes. Cette fièvre, ce volontarisme révolutionnaire a au moins deux causes : les graves mécomptes de la politique agricole et les menaces qui pèsent sur l'unité du pays. Les nouveaux villages protègent la capitale et le sud-est (Arsi, Ār-Ār et Hārar) exposé au réveil de l'irréductibilisme somali. Ne serait-ce pas de nouvelles *kātāma* ?

Menilek fait la Révolution

La révolution éthiopienne a réagi devant le défi de la famine et le péril extérieur dans la tradition menilekienne : enclos, enclaves peuplées d'éléments sûrs, accrochés au terrain, manifestent la présence éthiopienne. La référence à Menilek s'impose pour un pouvoir qui a réoccupé le vieux-*gebbi* du négus. Quelle meilleure référence que ce souverain intransigeant qui repoussa l'étranger en faisant appel à l'union de tous les Ethiopiens ?

Menilek a assuré la *Reconquista* des territoires du sud perdus au XVI^e siècle au moyen du réseau des *kātāma*. Ces places fortes sont aussi à l'origine des villes actuelles de l'Éthiopie méridionale dont, en premier lieu, la capitale. Certes, il y a eu des disparitions et des descentes vers des sites de piémont, mais les Italiens, puis Haylā-Sellāsé restauré et enfin le régime révolutionnaire se sont appuyés sur les villes fortes fondées au siècle dernier.

Le poids de la tradition ne peut ici être invoqué pour rendre compte de pareille continuité : Menilek a en effet innové au siècle dernier en créant les *kātāma*. Si les « utilisateurs » sont différents le dessein est toujours le même : imposer des mesures aux paysans de façon arbitraire. Il leur faut faire place, sans délais, à des migrants venus du nord ou d'Europe. Ils doivent prendre sur leurs ressources et sur leur temps de travail pour construire et renforcer la structure étatique qui les opprime, les déplace, les évince...

Sans doute, avec la villagisation, les militaires sont-ils les dignes fils de Menilek : les paysans entrent même dans les *kātāma*.

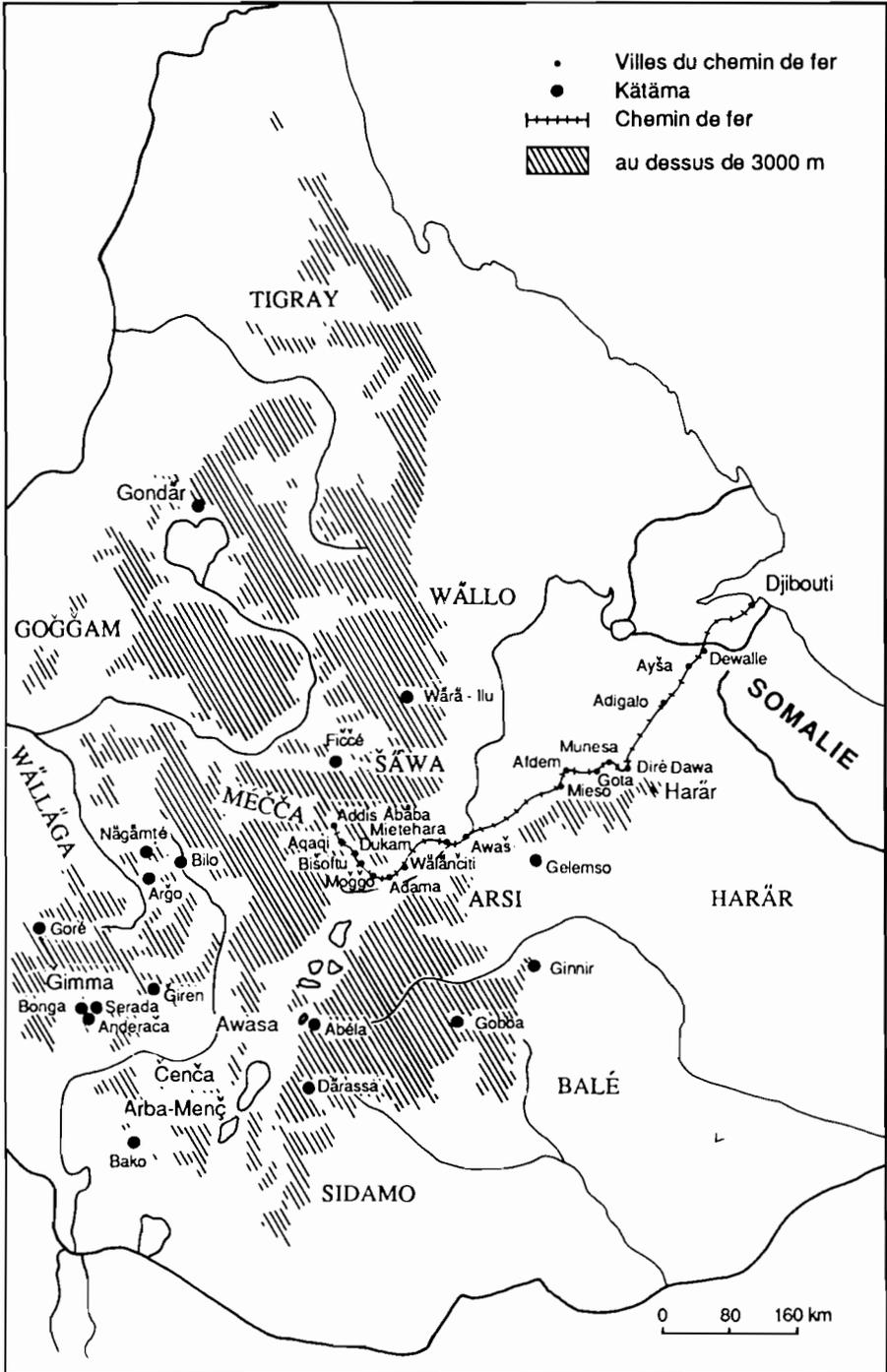


FIG. 1. — Villes du chemin de fer et kätämas d'après Akalu Wäldä Mikaél

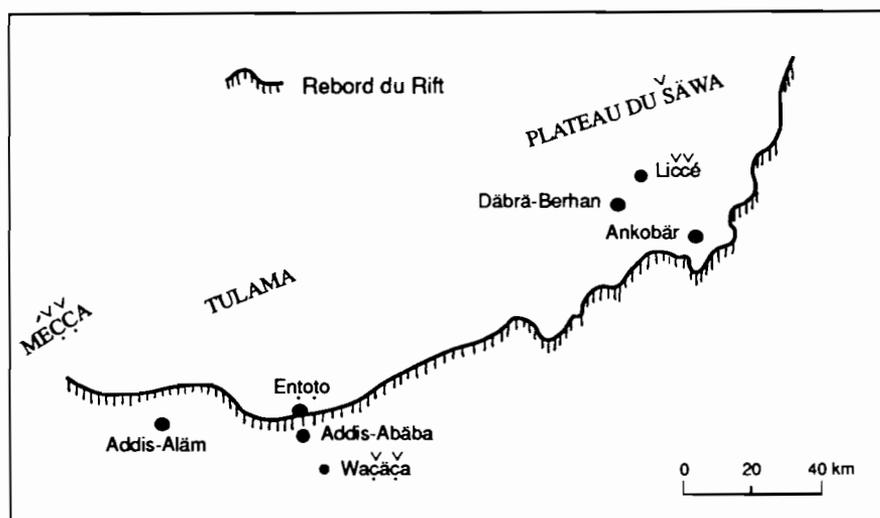


Fig. 2. — Site des capitales de Menilek d'après Akalu Wäldä Mikael

VILLES EN 1913	ALTITUDES	POPULATION EN 1938	POPULATION EN 1970	POPULATION EN 1984
SAWA/CHOA				
Ankobär	2815 m	3 000 h	2 000 h	-
Däbrä-Berhan	2840 m	3 000 h	14 986 h	25 753 h
Wärä-Yellu	2872 m	-	3 293 h	5 184 h
Ficçä	2738 m	5 000 h	10 642 h	17 106 h
Addis-Abäba	2465 m/2370 m	90 000 h	795 900 h	1 412 575 h
Entoto	3000 m	-	-	-
Addis-Aläm	2360 m	1 000 h	5 110 h	5 928 h
Wäçäçä	3345 m	-	-	-
QUEST				
Läqämté/Näqämté	2101 m	10 000 h	16 105 h	28 824 h
Bilo	1743 m	-	-	-
Argo	2439 m	5 000 h	2 970 h	3 930 h
Çoré	2007 m	25 000 h	8 381 h	6 642 h
Giren	2022 m	-	-	-
Boŋga	1725 m	3 000 h	5 579 h	6 216 h
Säraddä	2560 m	-	-	-
Anderaççä	1800 m	-	-	-
Ðinçä/Çençä	3300 m/2732 m	-	4 490 h	3 690 h
Çimma	1750 m	15 000 h	41 848 h	60 992 h
EST				
Bako/Çinka	2300m/1900 m	-	4 480 h	3 558 h
Därassa	-	-	-	-
Abäla	-	-	-	-
Gobba	3020 m/2500 m	3 000 h	11 776 h	22 963 h
Çinir	1986 m	3 500 h	4 299 h	8 594 h
Gälämsö	1842 m	1 000 h	4 060 h	7 221 h
Harär	1856 m	45 000 h	43 033 h	62 160 h
Diré Dawa	1200 m	20 000 h	60 925 h	98 104 h

Les villes d'Éthiopie méridionale (population-altitude)

Ankobär : ville fondée avant le règne de Menilek (1864-1913)

Ficçä : *kätäma* fondée pendant le règne de Menilek

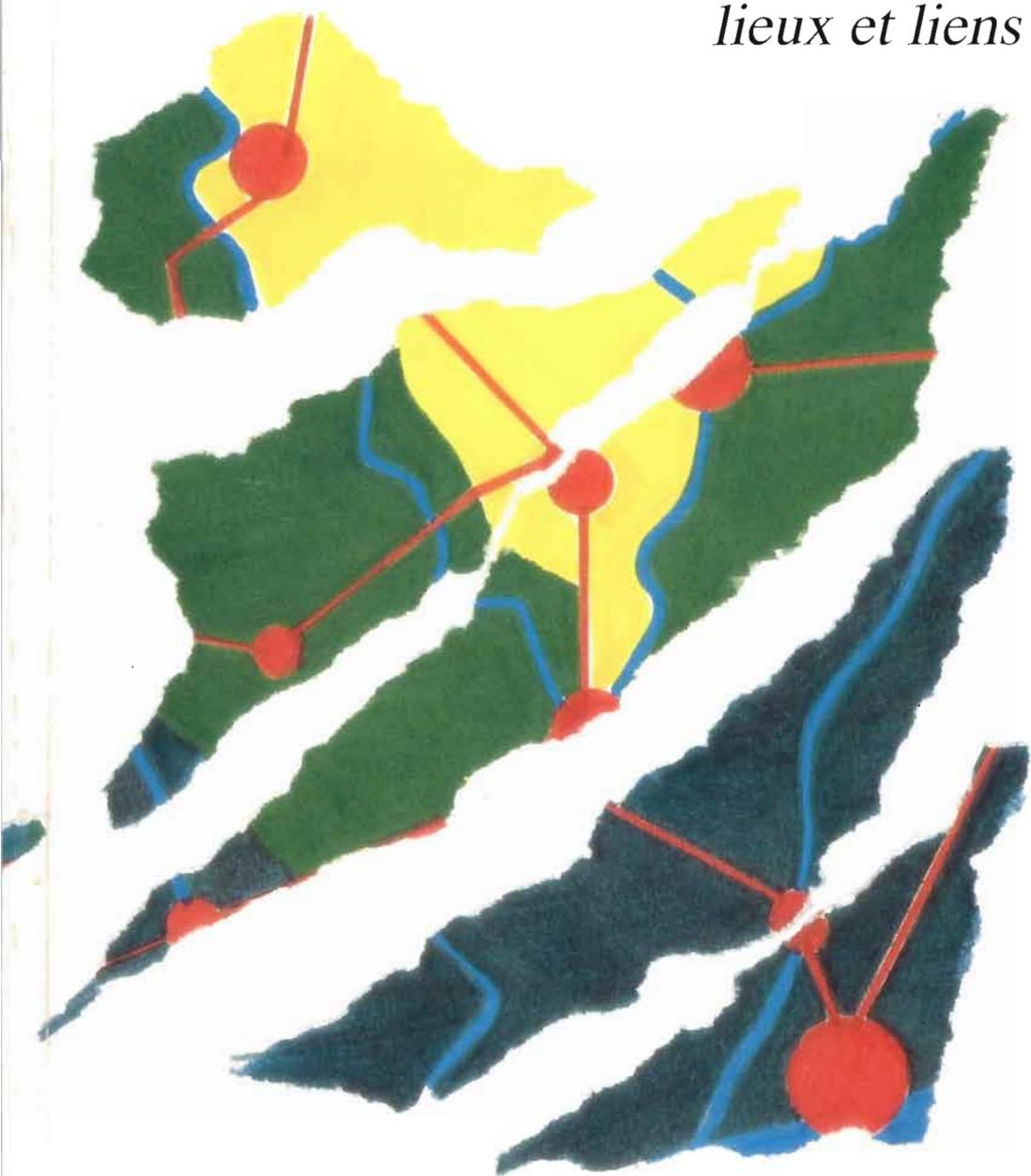
N.B. : les villes pour lesquelles il n'est indiqué aucune estimation de la population ni en 1938, ni en 1970, ni en 1984, peuvent être considérées comme des villes « mortes ».

BIBLIOGRAPHIE

- AKALU WÄLDÄ-MIKAEL, 1973 — « Urban development in Ethiopia (1899-1875). early phase », *Journal of Ethiopian studies* 11 : 1.
- ALULA ABATE, 1974 — The growth and developemnt of small and medium-sized Ketema settlements in the Harar Highlands IV. *Congresso Internazionale di Studi Etiopici (10-15 aprile 1972 Roma : 727-744)*. Academia Nazionale dei Lincei.
- BERLAN (E.), 1951 — « L'Eucalyptus à Addis-Abäba et au Choa », *Revue de Géographie Alpine* : 571-577.
- DE BRUN (S.-D.) — *Voyage en Ethiopie méridionale, pays galla changalla et dankali, 1905-1906*, 93 photos et fig.
- Central Statistical Office, 1974 — *Results of the National Sample Survey, 2nd Round-Vol. I. The demography of Ethiopia*, Addis-Abäba.
- DEHERAIN (H.), 1931 — *Figures coloniales françaises et étrangères*. Paris. Sociétés d'éditions géographiques maritimes et coloniales. 267 p.
- GASCON (A.), 1983 — *Identité culturelle et contrôle de la terre, le pays Mëččä (Ethiopie du Centre Ouest) de l'Ancien Régime de la Révolution*. UA 94 CNRS/EHESS. Paris. 471 p.
- Guida d'Italia della Consociazione Turistica Italiana, 1938, *Africa Orientale Italiana*, Milano. 640 p.
- HOWARTH (R.-J.), 1967 — « Towns in Ethiopia » in : *Erdkunde*, Vol XII n° 1, 4251.
- MÄHATAMÄ Sellasé Wälda-Mäsqäl, 1942 A.M. — *Zekrä-Neger* (Memorial). Addis-Abäba.
- MÄSFEN WÄLDÄ MARYAM, 1972 — *An introductory geography of Ethiopia*, Addis-Abäba, 215 p.
- MÄSFEN WALDA MARYAM 1974 — « The relative distribution of the major linguistic and religious groups in urban aearas » *IV Congresso Internazionale di studi Etiopici*, Roma (10-15 aprile 1972), Académia Nazionale dei Lincei : 193-201.
- Office of the Population & Housing Census Commission, 1984 — *Ethiopia 1984 — Population & Housing Census primlary report*, Addis-Abäba.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*